

1

J'ai passé toute la matinée avec un cadavre. Il se dessine, boursoufflé par le soleil, sur le granit moucheté du banc du parc.

Il y a un an, le modeste succès d'un mince volume de nouvelles m'a incitée à me lancer dans un roman. J'étais prise entre deux boulots, entre deux feux... mais l'étais-je vraiment ? « Vous avez trente-deux ans et déjà les poignets qui craquent, me dit mon éditeur. Vous allez passer les trente années qui viennent à enseigner les poètes morts à des dyslexiques à moins que vous ne sautiez le pas tout de suite. »

Je l'ai détesté, mais il avait raison. « Sondez les égouts de l'âme », me conseilla-t-il non sans délectation. Il m'a fallu un an et cent mille mots pour comprendre que la tuyauterie fuyait. Mon livre ne valait rien.

Ce matin, je l'ai transporté dehors en croyant qu'une lecture au grand air pourrait le revigorer. *Nada*, que dalle. Le livre était bel et bien mort-né, et l'air frais ne suffit pas à le ranimer.

Mais laissez-moi commencer par le commencement.

En vingt-quatre heures, j'ai perdu en bloc ma carrière, mon copain et ma bibliothèque, sans doute un record dans les annales des catastrophes pas naturelles. Une des pires choses qu'une assistante puisse faire est de défendre un étudiant calomnié. Ce que j'ai fait également à neuf heures et demie dans la salle des professeurs, les grands pontes dans ce jeu subtil qu'est le cafardage universitaire tendant une oreille avide.

L'ire professionnelle, en revanche, n'a rien de subtil. Elle m'a frappée avant la fin de la journée.

Durant toute la semaine, je fus inondée de notes et progressivement soulagée de mes cours. Ma carte fut refusée à la bibliothèque, mon code d'accès annulé. La salle des professeurs se vidait dès l'instant où j'y mettais le pied. Le vendredi matin, le problème connut une solution chirurgicale rapide.

À onze heures, mon copain m'annonça que nous étions atteints d'un trouble respiratoire grave : il ne pouvait plus supporter de respirer le même air que moi. Enfin, quoi, n'avait-il pas une thèse de doctorat à soutenir ?

À onze heures et demie, je fus menée, sans prémédication ni bandeau sur les yeux, à la guillotine. Ma lettre de renvoi était posée sur le bureau du professeur Sandeha, non signée. Sa main resta suspendue un instant au-dessus de l'étalage de stylos-billes en plastique de couleurs vives : rose acide et vert caca d'oie, lequel donnerait le coup de grâce ? En fin de compte, elle n'en prit aucun.

Elle plongea la main dans son sac. Je fus flattée.

Manifestement, c'était un moment digne d'un Montblanc.

Un coup sec du Meisterstück Mozart noir et ce fut terminé. Je sortis, libérée de ma carrière pleine de toiles d'araignée.

Un peu avant midi, je montai dans ma chambre pour débarasser mes affaires. Mes livres avaient disparu. Tous mes chers bouquins.

La carrière et le copain pouvaient se remplacer. Mais pas la bibliothèque. Le copain, faut-il le préciser, avait emporté les livres.

Au cours des vingt-quatre heures suivantes, j'ai récupéré une machine à écrire, une nouvelle adresse et une tante.

Un an plus tard, j'ai toujours les trois.

La machine à écrire est une Brother portative, avec la barre du T majuscule tordue.

L'adresse est 44, Utkrasha, Adarsh Road, Vile Parle East.

La tante s'appelle Lalli.

Laissez-moi vous dire tout de suite qu'elle n'est pas une tante d'un modèle standard. Sa qualité de tante est purement accidentelle. L'accident est dû à mon père qui, récemment et pour des raisons tant privées qu'inquiétantes, a revendiqué cette brindille extrêmement modeste et périphérique de l'arbre généalogique.

Quand je rentrai à la maison cet après-midi-là, ayant jeté par-dessus bord ma carrière, mon copain et ma bibliothèque, je trouvai mes parents en plein chaos.

Le lendemain matin, Lalli débarquait. Je ne savais absolument pas d'où elle sortait, ni qui elle était, ni pourquoi sa présence était un tel réconfort pour mes parents déroutés. C'était une période assez déroutante pour moi aussi. Leurs soucis me furent épargnés, partant du principe que j'en avais déjà assez sur les bras.

Mais je ne suis pas encore prête à raconter cette histoire-là. Qu'il me suffise de dire ici que la présence de Lalli m'a apporté autant de réconfort qu'à eux. Même si, dans mon cas, le réconfort venait surtout de son absence totale de curiosité pour les bouleversements récents dans ma vie. Avant que la poussière ne retombe, mes parents reconnaissants étaient partis à Lonar pour cultiver des roses, et j'avais emménagé avec Lalli.

Nous partageons un toit, mais guère plus. Elle a son espace et moi le mien. Nous avons un accord tacite pour éviter d'être dans les jupes l'une de l'autre et de se prendre aux cheveux. (Dans le cas de Lalli, un amas de boucles argentées. Les miens, si vous voulez le savoir, sont raides comme du fil à plomb et deux fois plus barbants.) Au cours de l'année, nous sommes passées d'une prudence mutuelle à une tolérance mutuelle.

Quand je déménagerai, comme je dois le faire bientôt, Lalli va me manquer plus que tout au monde. Ce qui est agaçant... étant donné le peu que je sais sur son compte ; elle a soixante-trois ans, fait un mètre soixante-cinq pieds nus, cinquante kilos sur la balance de la salle de bain. Un visage d'actrice, ridé, mobile, expressif. Les yeux, noirs et luisants au repos, mais

flamboyants comme une lampe à souder à l'occasion. Les cheveux, comme signalé ci-dessus, une mousse argentée. Elle se meut avec une économie de gestes prompts qui passent facilement pour de la grâce jusqu'à ce qu'on se rende compte que c'est de la discipline. Ensuite on pense démarche furtive, vivacité, agilité. Elle a des paumes carrées, étonnamment dures pour une femme qui passe le plus clair de son temps à lire.

Jusqu'à ce que je m'installe ici, elle vivait seule, ou presque. Je ne lui ai pas posé la question, mais je ne crois pas qu'elle ait été mariée. Elle a eu, c'est sûr, une vie bien remplie qui n'a rien à voir avec celle qu'elle mène maintenant en apparence. J'ai surpris des moments où elle perdait la notion du temps et semblait être sur des charbons ardents. Soudain, elle lève les yeux, tend l'oreille, guette un pas ou une note de musique lointaine. Sur le qui-vive. Cela ne dure jamais plus d'un instant. Puis le léger rose aux joues s'estompe, ses yeux deviennent songeurs et opaques.

Notre salle de séjour reçoit un flot incessant de visiteurs. Au début, leur variété m'éblouissait. Ils débarquaient à n'importe quelle heure. Parfois ils passaient toute la journée dans un état hébété, avec un sursaut de politesse au moment où le repas était servi et débarrassé. Lalli en flanquait carrément certains à la porte avec cet ordre laconique : « Partez, je vous prie. Tout de suite. » Ceux-là étaient généralement, remarquai-je, bien habillés et portaient sur eux l'ineffable aura de l'argent.

Lors de ma première semaine à Utkrusha, je suis allée ouvrir la porte à l'un de ces visiteurs. Il avait rendez-vous, m'annonçait-il. Il s'appelait Surendranath Shah. Lalli était sortie, disparue comme par enchantement après un coup de fil. Je lui apportai le verre d'eau coutumier et lui donnai le choix entre thé ou café, lui tendis le journal et m'apprêtai à retourner à ma machine à écrire, quand quelque chose me retint. Nous nous mîmes à parler et Mr Shah, découvris-je, était astrologue... pas tant par choix que par tradition familiale. Avant que Lalli ne soit de retour, nous étions plongés dans une discussion sur les symboles funéraires égyptiens. Je le quittai à regret.

Plus tard, quand il fut parti, je demandai à Lalli si ses prédictions étaient fiables.

– Je ne suis pas au courant de ses prédictions, dit ma tante. J’attends de voir si les miennes le sont.

Je fus surprise. Lalli semblait trop rationnelle pour se fier au pouvoir des étoiles.

– Je prédis qu’il ne va pas tarder à se trahir, poursuivit Lalli. On dirait que vous avez eu beaucoup de choses à vous dire, tous les deux.

– Il s’intéresse beaucoup au symbolisme égyptien.

– Pas lui. Toi.

– C’est vrai, mais je n’y connais presque rien. Lui, c’est un expert.

– Et comment en êtes-vous venus à parler de l’Égypte ? Quelle a été exactement sa manœuvre d’approche ? »

Son ton était inutilement cynique. Il avait l’air parfaitement inoffensif. Un chouia défraîchi, mais essentiellement *bechara, pavam*.

– C’est un astrologue, dis-je fermement. Toute sa famille l’est depuis six cents ans.

– Et il t’a dit tout ça dès que tu lui as ouvert la porte ?

– Après que je l’ai mis à l’aise avec le verre de l’eau et le journal, oui.

– Ben voyons ! Et le journal était exactement dans l’état où tu l’as laissé après que tu as fini ta deuxième tasse de café ?

– Comment ça ?

– Peu importe. Autrement dit, tu lisais la section « En ville », ouverte en page 2 et repliée verticalement avec les taches de café juste sous la colonne « Les étoiles prédisent ».

J’étais sur le point de protester avec indignation quand j’aperçus le journal, le rond brunâtre et le reste.

– Mais ce n’est pas tout, n’est-ce pas ? Ça fait une semaine que tu rumines l’Égypte, tu te demandes comment tu pourrais l’introduire dans ton livre. Hier, tu as envisagé de situer une scène à l’intérieur d’une pyramide. Ce matin, ton centre d’intérêt est passé au sphinx. Ces choses-là *se voient*.